

## - BULLETIN DE DECEMBRE 2009 -

### CINEMATOGRAPHIES

#### NUMERO QUATRE



« Nous avons besoin de l'histoire, mais nous en avons besoin autrement que le flâneur raffiné des jardins du savoir. »

Nietzsche, *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie.*

### Météorologies

#### Atelier Cinéma ?

Pour moi l'atelier cinéma, c'est pas un GEM, c'est une extension d'un GEM où on fait un film sur la Commune de Paris de 1871 avec des personnes normales et des personnes qui viennent de GEM ou de SAVS et CATTP ou d'autres horizons, comme dans la Commune de Paris : à la bonne franquette.

Laurent.

(Nota Bene : Un GEM est un « Groupe d'Entraide Mutuelle », un SAV est un « Service d'Accompagnement à la Vie Sociale », un CATTP est un « Centre d'Accueil Thérapeutique à Temps Partiel » )

**Regarder :** « On nous fit ranger en file, des cavaliers prirent les deux côtés et on nous emmena nous ne savions pas où ; on marchait bercés par le pas régulier des chevaux, s'en allant dans la nuit éclairée... Tout à coup, on nous fait descendre dans les ravins ; nous reconnaissons les environs de la Muette. C'est ici pensions-nous, que nous allons mourir... Nous entendions armer les fusils, puis plus rien que le silence et l'ombre.

—Que pensez-vous ? me demanda l'un de ceux qui nous conduisaient.

-Je regarde, lui dis-je. »

Louise Michel, *la Commune, Histoires et Souvenirs.*

(Définition du *Dictionnaire de la Commune*, Bernard Noël Ed. F. Hazan, Paris, 1971 )



« L'image vraie du passé passe en un éclair. On ne peut retenir le passé que dans une image qui surgit et s'évanouit pour toujours à l'instant même où elle s'offre à la connaissance. »

Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, Œuvre III, extraits.

## AGENDA

### KINO KLUB

Tous les 2èmes LUNDI  
tous les 2 MOIS  
à 20 HEURES  
au Ciné 104

104 avenue Jean Lolive à Pantin.  
Métro Hoche ou Eglise de Pantin (ligne 5)  
Tarif réduit 2,50 euros pour tous membres d'associations du genre groupe d'entraide mutuelle (etc.)

Programmation KINO du Lundi 14 décembre :

#### « REGARDER »

**Du tombeau aux barricades.** *Conversations autour de deux photos de communeux.* Vidéo couleur. 30 mn. Bruno Thomé.

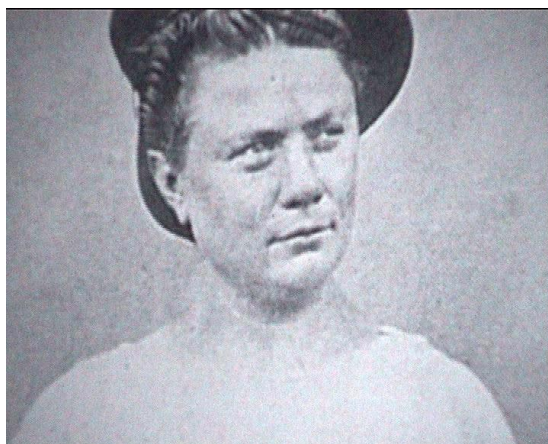
Parler de la Commune de Paris à partir de deux photographies célèbres, prises juste après et pendant l'évènement. Aller à rebours de la répression sanglante : des cadavres des fusillés du Père Lachaise, point de vue des vainqueurs, à un instant de joie révolutionnaire, représenté depuis la barricade. Actualité de la Commune.



**Six fois deux / Sur et sous la communication.** Photos et Cie. Vidéo couleur 46 min. Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville. 1976.

*Photos et Cie* est un chapitre, le troisième, des six fois deux émissions tournées par Godard pour la télévision.

Analyse du processus de fabrication de la photographie d'un évènement social. Découvrir le dessous des choses. La communication en train de se faire. Nous laisser le temps de voir. *Peut-être qu'on devrait payer les téléspectateurs pour regarder la télévision, car ce sont eux qui déterminent la chaîne de travail de la communication.*



**Rushes autour de la Commune,** vidéo n&b, 17 mn.

Atelier cinéma Plusieurs fois la Commune.

« On pensait que le cinéma pouvait servir à ça : voir quelque chose qu'on ne voit pas nous-mêmes. On avait cette idée que la caméra est faite, comme le microscope ou le télescope, pour voir ce qu'on ne voit pas. Par exemple sa bonne amie. La bonne amie, je la vois, comme ça, à l'œil nu, mais... est-ce qu'il n'y a pas autre chose à voir, qu'elle-même ne voit pas et que je pourrais lui montrer ? »

## Un enfant dans la foule

-Maman regarde les ballons rouges !

Quentin montrait du bout de sa menotte les ballons du marchand. Sa mère eut un sourire, mais une larme aussi. Elle était seule avec son fils et n'avait pas le sou. C'était juste après la Commune, les événements avaient laissé exsangues les parisiens. Certains avaient dû faire face à la faim en mangeant du rat et autres. Marie, la mère du petit frappait du matin au soir aux belles portes de la capitale. Elle acceptait tout emploi pourvu que son fils n'eût plus faim. Mais le bourgeois avait peur et voyant Marie en guenilles refusait de l'embaucher.

Marie prit Quentin dans ses bras, l'embrassa tendrement et lui dit :

-Si Dieu le veut bientôt tu auras un ballon.

Un bel homme bien habillé à côté d'eux, écoutant ses paroles, dit à Marie :

-Prenez autant de ballons que vous voulez pour votre fils, je paierai, et voici un peu d'argent pour quelques jours.

Il sortit de sa poche une liasse de billets, les mit dans la main de Marie, paya le marchand et prit trois ballons pour l'enfant qui partit d'un rire jovial. Marie resta coite, ne réussit même pas à dire merci.

Quand l'homme se retourna et partit, l'enfant demanda :

-C'est lui mon papa ?

Paco Camacho



Eugénie Robit

Photographe Eugène Appert

**Atelier d'écriture autour du portrait d'Eugénie Robit**, par Philippe, Bruno, Katia, Florence, Damien, Régis, Isabelle.

Grâce à la photographie, certaines femmes célèbres ont pu se détacher physiquement de l'anonymat. En aurait-il été autrement s'il fallait qu'un peintre fasse le portrait de chaque communarde ? C'est le cas d'Eugénie Robit, voilà que se pose la question à savoir, si la révolution apporte un progrès égal entre hommes et femmes ? Sciences et progrès sont-ils à la portée pour le peuple même si au départ c'est au détriment de lui. RABELAIS DISAIT PAS :



« Science sans conscience font le malheur de l'homme. »

Pas de chapeau marin, pas de cigare, pas d'habit d'homme, pas de galon, ni de chassepot sous la robe, pas d'air de défi, ni le début d'un sourire, visage sérieux, cheveux tirés en arrière, regard dans le vide, chemise et robe sombre, mains posées sur les genoux, ce pourrait être une paysanne de Sibérie. Mais c'est la police qui la photographie en prison. Accusée d'être une pétroleuse ? C'est une femme, commune, anonyme, une insurgée.

Les mains croisées, le regard perdu, un peu amer peut-être. Ses grandes mains larges qui travaillaient le cuir dans l'atelier de confection de bottes sont posées sur ses genoux. Après la défaite, mise en boîte par l'ennemi, figée dans un cadre. L'habit sévère, le visage triste. Elle était si gaie, si loquace le soir dans les réunions du club. Trop timide pour être oratrice, elle prenait volontiers part aux discussions collectives. Elle défendait l'union libre. Elle a perdu son compagnon sur la barricade du château d'eau. Les cadavres par centaines sont encore là au fond de ses yeux. La nuit, elle ne dort plus.

D'abord me fait penser à une glace sans tain. C'est-à-dire qu'on dirait qu'Eugénie est observée, surveillée. Quelque chose de l'ordre de la surveillance de cette prison moderne dans laquelle elle s'est retrouvée très brutalement. Son regard est attaché à cette brutalité même, cet arrachement aux massacres de la semaine de la semaine sanglante. Eugénie a vu quelque chose qu'elle n'aurait pas dû voir, quelque chose comme la terreur est resté accroché à son regard. Eugénie était plus en chair avant : les plis de son corsage semblent montrer qu'elle a maigri et même peut-être musclée à force de porter tantôt un fusil, tantôt un brancard avec ses camarades ambulancières. Cette façon très tendue d'être, Eugénie l'a appris pendant le siège et le lendemain de la proclamation de la Commune, elle a osé prendre la parole pour la première fois au club des femmes de Belleville. C'est ainsi qu'Eugénie Robit a pour ainsi dire aussi musclé sa parole ou plutôt sa prise de parole,

deelle si timide auparavant. La veine qui saille visible sur sa main croisée sur l'autre dit quelque chose aussi de cette tension de peur, mais aussi tension de quelques joies intenses, des joies de luttés.

Femmes d'âge mûr ; bien entretenu vestimentairement – bien posée, les pieds sur terre ! Peut-être d'origine bretonne. Eugénie à ne pas confondre avec l'impératrice. Peut-être une pétroleuse comme on dit... Brancardière sur les champs de bataille de la Commune. Membre du comité d'action des femmes émancipées des phalocraties, des mâles. Voilà une idée spontanée sans avoir fait de profonde recherche sur cette femme qui doit être la plus riche des furtives. Couturière ou dans la création artisanale.

Regard trouble dans le lointain. Petit bout de femme prête à s'armer pour la Commune. Mais regard hagard. Elle est habillée d'une robe qui fait un peu « tablier de cuisine ». Quelle courage aura-t-elle ? Cheveux dressés sur la tête avec une raie au milieu. Elle a l'air terrifiée, méfiante. À quoi s'attend-elle ? De quoi a-t-elle peur ? Qu'est ce qui la préoccupe comme cela ? Elle n'a même pas le regard vers le photographe mais de biais. Elle s'interroge, mais à quoi, sur quoi ? Elle est en position d'attente avec les mains croisées.

Femme aux yeux clairs, habillée simplement un regard déterminé, les mains posées à plat sur ses genoux. Les cheveux attachés strictement. Nous pouvons l'imaginer luttant pour la Commune.



Fabrice Foster faisant le portrait de Louise Michel (montré au Kino club en avril 2009)



Maison-Blanche septembre 2008

## **Contre La Nuit Sécuritaire – Collectif des 39 Pour la création d'un réseau de résistances**

La psychiatrie se verrait-elle expropriée de sa fonction soignante, pour redevenir la gardienne de l'ordre social ?

Nous, citoyens, professionnels du soin, du travail social, refusons de servir de caution à cette dérive idéologique de notre société.

Depuis un an, le collectif des 39 mobilise la parole dans un nouveau mouvement, pour redonner droit à la critique et à l'élaboration dans le soin psychique, pour lutter contre la déshumanisation qui touche les patients, comme les professionnels, et de réaffirmer l'humanité de la folie.

Ce mouvement se nourrit des hétérogénéités au sein même des membres du collectif des 39 et au-delà. Parce que nous refusons la rationalité supposée scientifique d'une psychiatrie gestionnaire et sécuritaire, il est impératif de défendre la multiplicité des pratiques, la nécessité de toujours interroger et de faire vivre la critique au sein des différentes orientations présentes dans le champ du soin psychique

Le constat dramatique de la dislocation des liens au sein même des équipes pluridisciplinaires est une réalité dont il faut prendre acte pour mesurer la menace qui pèse sur tout mouvement de partage de la parole et d'élaboration de lien transversaux, nationaux.

Avant de nous retrouver irrémédiablement rigidifiés dans une nouvelle organisation géographique qui n'a de soignant que le nom, construisons ensemble un réseau de résistances.

Cette « menace sur le lien » pèse sur tout mouvement. La mise en réseau des luttes, des résistances, est une des grandes difficultés. Pourtant, elles existent dans nos pratiques quotidiennes. Nous protégeons le lien thérapeutique, notre outil de travail, par de multiples petits gestes, actes de refus.

Depuis des années déjà, les restrictions dues à la chute des moyens et aussi aux modifications des réglementations d'accueil nous obligent à contourner, à tordre un peu la prescription légale pour maintenir des activités thérapeutiques.

Nous pouvons lister les petites monstruosité dont nous sommes souvent témoins, ces petites choses, parfois invisibles, mais qui s'accumulent, déstabilisent le lien soignant, créent une ambiance aseptisée. Plus que la dénonciation, l'affirmation d'un autre soin psychique possible est une arme d'autant plus forte qu'elle reste de teneur variée.

Les résistances sont multiples, parfois isolées, parfois minimales, mais elles existent. Le caractère minoritaire de ces actes, ne doit pas en faire disparaître la force symbolique.

Refuser d'appliquer un protocole absurde et privilégier la singularité, dire non à une "note de service", et favoriser une créativité collective au sein des équipes. Dans nos pratiques quotidiennes, ce sont des actes synonymes de résistance.

Nous voulons donner à ces résistances toute leur force symbolique, celle d'un engagement soignant. Cette résistance doit prendre toute son ampleur par la mise en commun, en réseau, de nos expériences, de nos luttes, réussites et échecs.

**Ecrivez à [resistancepsy@yahoo.fr](mailto:resistancepsy@yahoo.fr)**

## «**Tout ceci n'est pas nouveau.**»

par Jean Oury

Déjà à l'automne 1967, je dénonçais un avenir hyperségrégationniste lors des Journées sur l'enfance aliénée. Mais le temps passe. Et les retombées de 68 ont vu se développer très rapidement l'univers des gestionnaires. Pas simplement en psychiatrie, mais sur le reste de toute la médecine et de l'éducation. Tout le monde devenait client. Et la logique de l'entreprise s'est mise très rapidement en place. Nous sommes tous devenus des produits dans cette concrétisation de 'l'économie restreinte'.

On a vite reconnu le profil, appuyé naïvement par des idéologies pseudo-révolutionnaires complices de la transformation des hôpitaux de toutes sortes en machines administratives fonctionnant de façon ubuesque dans le brouhaha assourdi des tiroirs-caisses. L'idéologie galopante — cours séjours, suppression des "malades", réduction drastique du personnel : infirmiers, médecins, etc, pseudo-concept de "santé mentale", surencombrement paradoxal, logique pseudo-technocratique avec hyper-cloisonnement hiérarchique, etc.

La suppression de plus de 100000 lits en psychiatrie, des écoles d'infirmiers psychiatriques, le numerosus clausus des médecins, etc... qui s'est opposé vraiment à ça?

Ça fait des dizaines d'années que nous dénonçons la destruction de la psychiatrie. Il a fallu beaucoup de bonne volonté ou d'inconscience politique pour en arriver là. Alors, maintenant, qu'un moustique, ou une puce, vienne s'agiter et proclame l'accomplissement de la destruction de la psychiatrie, de l'éducation, pourquoi pas ? bien que les puces transmettent la peste qui a toujours été une maladie internationale. Bien sûr, Hitler, aussi, était une puce qui a été lancée sur le marché par le grand capital. On en voit le résultat.

C'est pas fini ! surtout, soutenu par cette Armada de pseudo-sciences de toutes sortes camouflant sans trop le savoir une idéologie de

mort programmée. Que ce discours de Sarkozy et toutes ses pirouettes nous réveille de la léthargie politique qui date de loin, nous pourrions peut-être en saluer l'opportunité.



Il est peut-être encore temps de profiter de cette occasion un peu sordide pour redéfinir collectivement ce qu'il en est de la psychiatrie et de L'ACCUEIL dans les services hospitaliers, accueil rendu difficile par le manque de personnel et la montée au pouvoir des idéologues pseudo-positivistes d'autant plus puissants qu'ils ignorent absolument le matériau sur lequel ils s'implantent. Mais qui les a laissé faire depuis si longtemps? Qui s'est vraiment opposé à la montée d'un bureaucratisme aussi débile ?

Nous souhaitons que des regroupements se constituent à partir des réflexions concrètes de notre travail de base, contre ce cloisonnement de fausse hiérarchie, aussi bien en psychiatrie, en pédagogie, etc., cloisonnement d'une logique néopositiviste dégénérée, sorte de division du travail ridicule et tragique. Hegel ne disait-il pas déjà avant 1800 que la division du travail était une des bases de l'aliénation sociale. Après "68", on avait essayé de mettre en place ce qu'on avait appelé des "collèges" de formation, de réflexion: ça n'a pas fait long feu, par l'infiltration d'une sorte d'intelligentsia absolument incompétente. Tout reste donc à faire, à se réunir, à se constituer en cellules de réflexion concrète, pourquoi pas?

## A propos de deux photographies de F.J.A. Moulin

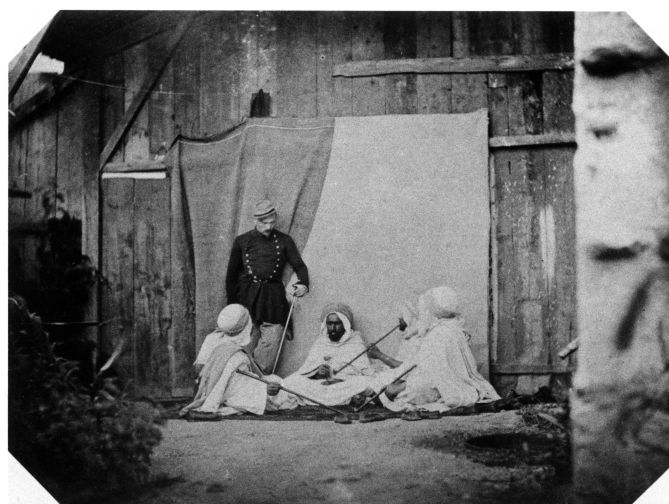
« *A l'origine du pittoresque, il y a la guerre.* »  
(J. P. Sartre, *Situations V*, 1954)

Ce sont des photographies faisant partie des albums réalisés par F. J. A. Moulin en Algérie en 1856, sous Napoléon III, pendant la conquête coloniale. Seule la Kabylie est alors encore en guerre ouverte face à l'occupant français.

Ces deux clichés échappent chacun à leur manière à la propagande en faveur d'une colonisation réussie, par laquelle militaires français et chefs arabes auraient pactisé sans heurts sur le dos du peuple.

Dans la première, la distance de la chambre noire dévoile le dispositif de la mise en scène (cf. mur et buisson à l'avant plan) : une couverture, suspendue à une palissade, sert de décor et la scène devient un théâtre. Moulin montre ainsi que cette entente politique, marquée par le partage du chibbouk (longue pipe), est un artifice de propagande, et que la réalité est toute autre (le militaire s'appuie sur son sabre).

Le portrait de cette femme du Souf (sud-est algérien) marque aussi une opposition : la pose lascive de l'odalisque allongée sur une peau de léopard et offerte comme un cliché orientaliste est contredite par la dureté de son regard caméra, qui tient à distance le spectateur, et affirme sa puissance de résistance.



1 -



2 -

Estelle F.



Un tombeau pour l'œil (pédagogie straubienne)

L'image cinématographique n'est pas seulement redevable de la compétence de ceux qui savent la mettre à distance. Elle est comme *creusée* par le pouvoir qui l'a permise, uqi l'a voulue. Elle est aussi cette chose que des gens ont pris plaisir à faire et que d'autres ont pris plaisir à voir. Et ce plaisir, lui, reste : l'image est un tombeau pour l'œil. Voir un film, c'est arriver devant du déjà-vu. Du déjà-vu par d'autres : la caméra, l'auteur, les techniciens, le premier public, les responsables, parfois même les hommes politiques, les tyrans. Et du déjà-vu, c'est du déjà-joui. (...)

Dans le petit film des Straub intitulé *Einleitung*, il y a l'image des Communards mis en bière et celles de B52 en train de décoller. Ce ne sont pas, bien sûr, des images neutres. Elles ne servent pas seulement à identifier tel corps, telle bombe. Elles nous disent aussi -qu'on le veuille ou non- que la caméra était américaine, du même bord que les bombardiers, comme le photographe était du côté de M.Thiers. La non-neutralité des ces images, ce n'est pas seulement qu'elles nous mettent en présence de quelque chose d'horrible , c'est qu'elles sont des images pour lesquelles il n'existe pas de contre-champ, de contre-épreuve, d'image autre, positive : la photo prise par les Communards, ou le B52 vu

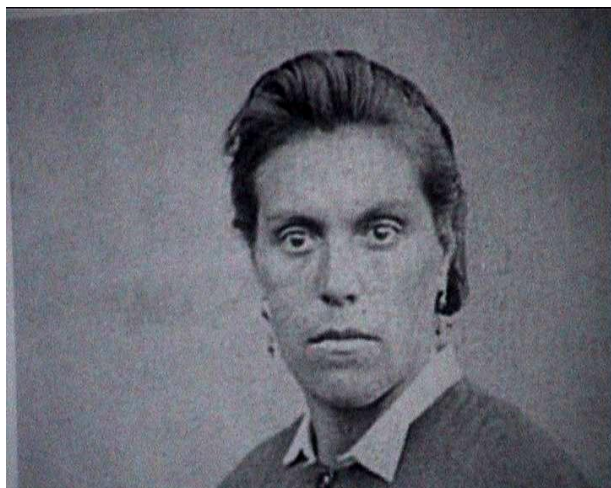
d'en-bas, du champ bombardé, c'est à dire *l'impossible*.

Il en va de même, a fortiori, pour tous ces plans de foule nazie qui alimentent l'actuelle « mode rétro ». Nous avons dit que pour Straub et Huillet le nazisme était un événement central. Pourtant dans leurs films ils ne font jamais appel à des images prises de l'intérieur du nazisme. Pourquoi ? Peut-être parce qu'ils pensent que la responsabilité d'un artiste, c'est de se créer sa propre image, actuelle et risquée, de *son* antinazisme (pour eux, cela consiste à dédier leur film dernier à Holger Meins) plutôt que de reconduire dans des montages prétendus « critiques » et « distanciés » les images prises par les cameramen nazis. Tout commentaire réprobateur et hypocrite serait sans force devant le trouble de ces images. Leçon des Straub : les dérisoires assertions bien-pensantes de la bande-son et le « voici » de l'image nazie « font des rêves différents dans le même lit. »

*La Rampe, cahier critique 1970-1982*, Serge Daney, Ed. Cahiers du cinéma gallimard



photogramme « *Du tombeau aux barricades* » (B.Thomé)

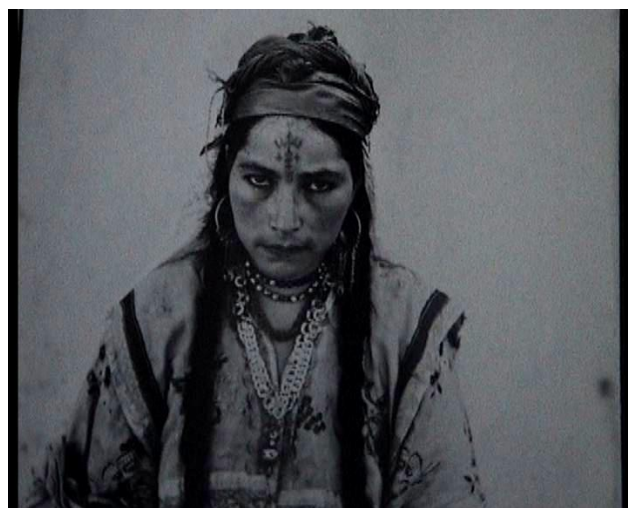


« Instructions relatives à la photographie des condamnés »

*Il m'a semblé qu'une des preuves les plus irréfragables de l'identité est la représentation exacte de la physionomie d'un condamné par la photographie. La mise en pratique de cette mesure qui, grâce aux ateliers établis depuis près de douze années dans les ports, pour l'exercice de cette profession, pourrait être exécutée au fur et à mesure des condamnations moyennant une dépense insignifiante, aurait le double avantage de faciliter les recherches de la police judiciaire, au cas d'une seconde poursuite, et de permettre l'application à coup sûr des peines de la récidive.*

*J'ai donc arrêté que, désormais, tout individu, quelle que soit sa qualité, condamné par une des juridictions permanentes de sports à une peine supérieure à six mois d'emprisonnement, sera, dans la semaine qui suivra le jour où sa condamnation est devenue irrévocable, et par les soins du commissaire aux hôpitaux et prisons, photographié, la tête nue, les cheveux coupés ras et, autant que possible, sans barbe. L'épreuve sur papier aura 20 millimètres sur 30 millimètres et représentera seulement la tête et le cou du condamné. (...) Le cliché sera conservé, si faire se peut, mais il ne pourra en être reproduit aucune épreuve que sur un ordre écrit du préfet maritime.*

Le ministre de la Marine et des Colonies à Messieurs les Préfets maritimes à Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon, 11 Août 1871



*En 1960, je faisais mon service militaire en Algérie.*

*L'armée française avait décidé que les autochtones devaient avoir une carte d'identité française pour mieux contrôler leurs déplacements dans les "villages de regroupement".*

*Comme il n'y avait pas de photographe civil, on me demanda de photographier tous les gens des villages avoisinants : Aïn Terzine, Bordj Okhriss, le Merdour, le Meghaine, Souk el Khreïniss.*

*J'ai ainsi photographié près de 2000 personnes, en grande majorité des femmes, à la cadence de 200 par jour.*

*Dans chaque village, les populations étaient convoquées par le chef de poste. C'est le visage des femmes qui m'a beaucoup impressionné. Elles n'avaient pas le choix. Elles étaient dans l'obligation de se dévoiler et de se laisser photographier. Elles devaient s'asseoir sur un tabouret, en plein air, devant le mur blanc d'une mechta.*

*J'ai reçu leur regard à bout portant, premier témoin de leur protestation muette, violente. Je veux leur rendre témoignage.*

*Yvan Jancou*





*Dans mes rêves, quand ça fonctionne bien, je vois une espèce de foisonnement, très divers, très vivant, très multiforme.*

*Des collectifs qui font tâche d'huile, et s'annexent peu à peu, dans une ville, dans un canton, des centaines de gens venus là de divers horizons.*

*De petits groupes qui se forment et discutent pendant des mois, poursuivant une aventure propre, - et d'autres plus éphémères, vivant seulement le temps d'un projet, le temps d'un désir, et leur éclatement comme la mort d'un fruit mûr sème tout autour de nouveaux désirs, de nouveaux groupes-désirs.*

*Et une confrontation, des échanges, un dialogue intense qui s'institue aussi entre ces collectifs.*

*Je vois des rencontres qui s'organisent, des voyages, des stages, des correspondances, toutes sortes de contacts et de relations. Cela remplacerait déjà bien les médecines, bien des traitements.*

*Dans mes rêves, je vois aussi une espèce de journal. Pas du tout une revue sérieuse. Plutôt quelque chose d'un peu merdique, un lieu de discussion encore, mais à un autre niveau. Où des groupes, des individus, n'importe qui, poseraient des questions, répondraient s'ils en ont envie, feraient part de leur expérience, se critiqueraient mutuellement, - un truc où tout le monde ait envie d'écrire.*

Roger Gentis, *La psychiatrie doit être faite/défaite par tous*, Maspero, 1973.

## Cette qui nuit qui pèse sur nous

Cette nuit qui pèse sur nous et nous empêche de naître. La part de férocité en chaque être.

Nos peurs.

Et ces trouées soudaines.

Tout ce sang pour s'atteindre.

Je peins des chemins et des distances se rejoignent en moi.

Débusquer les leurres, illusoire permanence.

Nos entraves.

La vision est embuée pour l'œil qui refuse de voir.

Et ces voix du silence qui murmurent et nous hèlent de l'autre versant de nos êtres affronté à nos barbaries.

Clairs-obscur.

Ce temps d'aveuglement que l'on croyait perdu.

Durant lequel pourtant l'essentiel se tramait.

Abondante présence.

Disséminée mais pleine, immatérielle mais proche.

Présence. Absence qui vrille le cœur.

Se bâtir sur ce manque dont tout émerge.

Un espace se dévoile où passe soudainement le souffle qui fit tressaillir Eloïse.

Le temps est nu et l'être brûle sans repos.

Ceux-là qui forgés par la douleur trouvent sens.

Si un peu de ce que je peins pouvait donner à voir.

Dévoiler un instant de l'éblouissante promesse. Un espoir insensé. Ce feu et ces espaces blancs.

Je peins des horizons.

Régis Xavier Boitier

